

LIVRE BLANC  
**CONNAÎTRE  
ET PRÉVENIR  
LES RISQUES  
EN SNOWPARK**

**Soutenir la recherche pour prévenir les risques**

Première fondation d'assureur reconnue d'utilité publique, la Fondation MAIF soutient des projets de recherche fondamentale et appliquée afin de mieux comprendre et prévenir les risques dans des domaines tels que les risques liés à la mobilité, les risques de la vie quotidienne, les risques numériques et les risques naturels. Depuis sa création en 1989, la Fondation MAIF a soutenu plus d'une centaine de projets de recherche. Plusieurs se sont concrétisés par des innovations qui apportent plus de sécurité et une meilleure qualité de vie pour tous.

Pour plus d'informations sur ce projet, connectez-vous au <http://bit.ly/1C4TR80>

Pour vous abonner à la *Lettre d'information* de la Fondation MAIF, rendez-vous au <http://bit.ly/1AhPoko>

Pour plus d'infos, connectez-vous sur [www.fondation-maif.fr](http://www.fondation-maif.fr)

**Fondation MAIF** - Fondation reconnue d'utilité publique par décret du 14 septembre 1989  
Le Pavois - 50 avenue Salvador Allende - 79000 Niort  
Tél. : + 33 (0)5 49 73 87 04 – Fax : + 33 (0)5 49 73 87 03  
08/2015 - Réalisation : Studio de création MAIF  
Crédit photos : Fotolia, iStock, Benoît DECOMBRET





## SOMMAIRE

- *Méthode utilisée* ..... p 5
- *Qui fréquente les snowparks?* ..... p 5
- *La pratique en snowpark* ..... p 7
- *L'accidentologie* ..... p 7
- *La traumatologie* ..... p 8
- *Les circonstances accidentelles* ..... p 10
- *Les comportements sécuritaires* ..... p 11
- *La perception des risques en snowpark* ..... p 12
- *Le rapport au risque des pratiquants* ..... p 12
- *Les perspectives en matière de prévention* ..... p 14
- *Conclusion* ..... p 16



## La montagne, espace de liberté et d'épanouissement

La montagne est un formidable espace de liberté et d'épanouissement pour tous les publics qui ont la chance d'y pratiquer des activités sportives. D'années en années, les stations de ski ont développé des espaces de glisse et des infrastructures performantes, mais aussi de plus en plus sûrs. Dans les années quatre-vingt, des pratiques émer-

gentes basées sur les sauts et les figures ont fait leur apparition. Les gestionnaires de station ont alors, petit à petit, mis en place des solutions comme les snowparks pour permettre aux skieurs et snowboarders de s'exprimer dans des espaces adaptés à leurs besoins et qui offrent des conditions de sécurité acceptables. Aujourd'hui, la pratique du freestyle en snowparks connaît un succès grandissant auprès d'un public jeune et majoritairement masculin. Elle serait cependant à l'origine d'un nombre important de blessures graves et d'hospitalisations. Les médecins de montagne annoncent en effet 4,58 accidents pour 1000 journées de pratique et 9 % d'hospitalisés à la suite d'une blessure dans un snowpark contre respectivement 2,5 et 5,2 % sur pistes classiques. Ce constat est à l'origine d'une recherche sur la nature et les causes de ces accidents : quelle est la fiabilité de ces chiffres ? Quels sont

les usages des pratiquants, leurs comportements, leur perception du risque et leurs motivations ? Cette recherche, dont les principales conclusions figurent dans ce livre blanc, permet de préconiser des solutions de prévention efficaces aux professionnels de la montagne, et plus largement aux autorités compétentes. La Fondation MAIF qui a soutenu ce travail, souhaite ici remercier les équipes de recherche du laboratoire SENS (Laboratoire sports et environnement social, université Joseph Fourier de Grenoble) et, en particulier, Véronique Reynier qui a piloté ce projet, et le CRIS (Centre de recherche et d'innovation sur le sport de l'université Claude Bernard à Lyon) en la personne de Bastien Soulié. Elle tient également à remercier les domaines skiables de France qui, avec la complicité de Serge Riveill, ont souhaité s'associer à l'exploitation de ces résultats de recherche et à leur diffusion, pour favoriser la connaissance de ces risques et le développement d'approches préventives adaptées. Via ces résultats de recherche et leur diffusion, tous ceux qui ont contribué à la publication de ce livre blanc espèrent alimenter et aider les communes de montagne et les décideurs des stations dans la gestion de ces espaces particuliers que sont les snowparks, et ainsi faire en sorte que la montagne reste toujours un plaisir. Il est également à souligner que la publication de la nouvelle norme Afnor NF S 52-107 « Aménagement des espaces freestyle » devrait grandement contribuer à atteindre cet objectif.



### Méthode utilisée

Les résultats présentés dans ce document proviennent d'une enquête par questionnaire réalisée au cours de l'hiver 2013-2014 dans 12 snowparks des Alpes françaises (Isère, Savoie, Haute-Savoie et Hautes-Alpes) auprès d'un millier de pratiquants. Ce questionnaire s'intègre dans un projet de recherche plus large, mené sur une période de deux ans et portant sur l'accidentologie dans les snowparks. Le rapport détaillé est consultable en ligne sur le site de la Fondation MAIF qui a financé cette recherche.

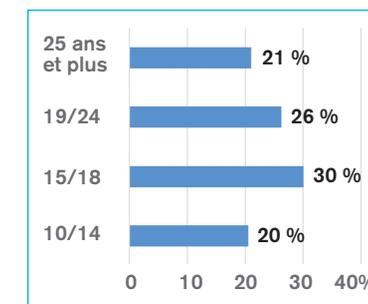
### Qui fréquente les snowparks ?

1 - 30 % des personnes se rendant dans les snowparks n'empruntent pas les différents modules. Ils se contentent de les contourner (dans ce document, nous les appellerons les « visiteurs », par opposition aux « pratiquants »).

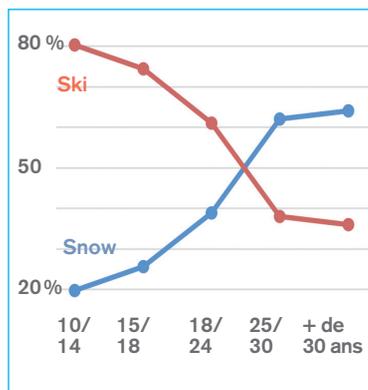
2 - La population des pratiquants est très masculine : 90 % sont des hommes (alors que sur le reste des domaines skiables, hommes et femmes sont représentés en proportions relativement similaires).

3 - La moyenne d'âge des pratiquants est de 20 ans ; la moitié d'entre eux a moins de 18 ans. Les 15-18 ans représentent presque le tiers des pratiquants.

Répartition des pratiquants selon leur tranche d'âge



Répartition des pratiquants selon leur type de pratique et leur tranche d'âge.



4 - Les skieurs sont largement majoritaires en snowpark (63 %); moins nombreux, les snowboarders sont cependant surreprésentés par rapport à la pratique sur piste classique (35 % de snowboarders en snowpark *versus* 17 % sur les pistes). En snowpark, les snowboarders ont en moyenne 23 ans (contre 18 pour les skieurs) et leur proportion diminue quand l'âge baisse: 65 % des plus de 25 ans sont des snowboarders, contre seulement 20 % des 10-14 ans.

5 - La majorité des pratiquants (54 %) passent l'essentiel, voire la totalité de leur journée de ski dans les snowparks.

6 - Leur fréquence de pratique est élevée: la plupart (54 %) des pratiquants qui résident dans des départements de montagne se rendent en station plus de deux fois par semaine.



La pratique en snowpark

1 - 44 % des pratiquants déclarent avoir un niveau moyen et 22 % être débutants. Chez les femmes, la proportion de débutantes est deux fois plus importante que chez les hommes (41 % des femmes *versus* 19 % des hommes) et 5 % seulement d'entre elles se disent expertes (contre 15 % des hommes).

2 - Bien que le niveau technique augmente avec l'âge, le niveau élevé des 10-14 ans est à souligner (un tiers se disent confirmés ou experts).

3 - Malgré un niveau global de pratique relativement peu élevé, les 3/4 des pratiquants empruntent les modules difficiles. C'est même le cas de 50 % des pratiquants moyens.

4 - Globalement, les pratiquants empruntent davantage les modules de sauts que les modules « à plat » (jibs, rails, boxes, etc.). Très peu de pratiquants (7 %) privilégient les rails aux sauts et 42 % d'entre eux les utilisent dans les mêmes proportions.

5 - Les niveaux déclarés par les snowboarders et les skieurs sont identiques, mais les skieurs sont bien plus nombreux que les snowboarders à dire qu'ils empruntent des modules de niveau très difficile (noir) (47 % *versus* 26 %).

Définition des niveaux de pratique

- Débutant**: saut droit de petite amplitude, rail relativement large.
- Moyen**: saut d'une rotation ou saut droit de grande amplitude.
- Confirmé**: saut avec plusieurs rotations.
- Expert**: plusieurs rotations sur plusieurs axes.

L'accidentologie

1 - La fréquence des accidents déclarés par les pratiquants en snowpark est environ deux fois supérieure à celle déclarée sur les pistes classiques. Plus de la moitié de ces accidents (54 %) occasionnent des blessures qui engendrent une gêne de moins d'un mois.

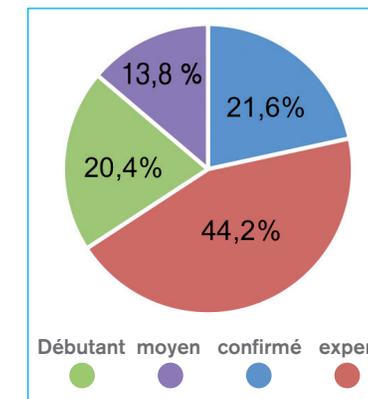
2 - Les pratiquants moyens se blessent trois fois plus que les débutants, les confirmés quatre fois plus et les experts plus de cinq fois plus (83 % des experts se sont déjà blessés, contre 70 % des confirmés, 50 % des moyens et 20 % des débutants). La relation entre le niveau de pratique et le taux de blessés perdure à fréquence de pratique égale. Cette augmentation du risque de blessure avec le niveau d'expertise contraste fortement avec ce qui est constaté sur les pistes classiques, où les débutants sont deux fois plus exposés aux accidents que les autres.

3 - Les plus exposés au risque de blessure sont les adolescents âgés de 15 à 18 ans, particulièrement ceux de niveau confirmé ou expert.

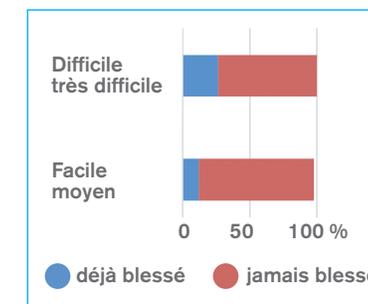
4 - Chez les débutants et les moyens, il existe un lien direct entre la difficulté des modules empruntés et le fait de se blesser.

5 - Contrairement à ce qui est parfois mis en avant, les snowboarders ne se blessent pas plus que les skieurs en snowpark.

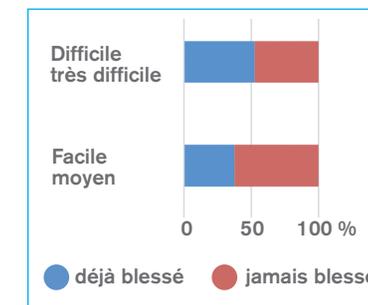
Répartition des pratiquants selon leur niveau de pratique



Répartition des « débutants » selon leur vécu accidentel et le niveau des modules empruntés



Répartition des « moyens » selon leur vécu accidentel et le niveau des modules empruntés



**4. Traumatologie :  
nature et gravité des lésions**

1 - 29 % des lésions résultant d'un accident dans un snowpark sont des contusions. Suivent les entorses et luxations (21 %), fractures et fêlures (17 %), contractures et déchirements musculaires (9 %) et traumatismes crâniens (6 %).

2 - La nature des lésions varie selon le niveau de pratique: les entorses et les luxations augmentent avec le niveau (elles représentent 34 % des blessures chez les experts, contre 11 % chez les débutants); la relation s'inverse en ce qui concerne les fractures (17 % versus 26 %). La part prise par les traumatismes crâniens augmente également avec l'expertise (représentant jusqu'à 15 % des lésions chez les experts).

3 - Les blessures sont localisées sur les membres inférieurs dans 33 % des cas; tronc dans 28 % des cas; membres supérieurs pour 26 % et tête ou cou dans 13 % des cas.

4 - Les skieurs se blessent davantage aux membres inférieurs; les snowboardeurs surtout au tronc et aux membres supérieurs.

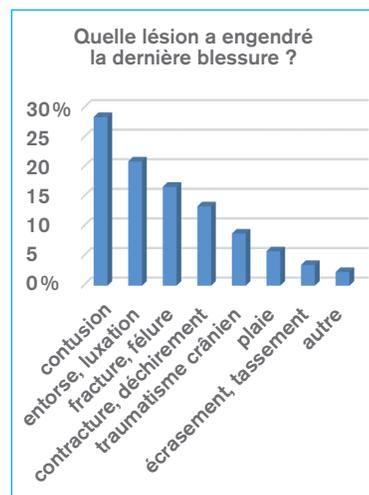
5 - La gravité des lésions augmente parallèlement au niveau d'expertise.

6 - La fréquence élevée des accidents chez les plus jeunes est contrebalancée par des traumatismes moins lourds.

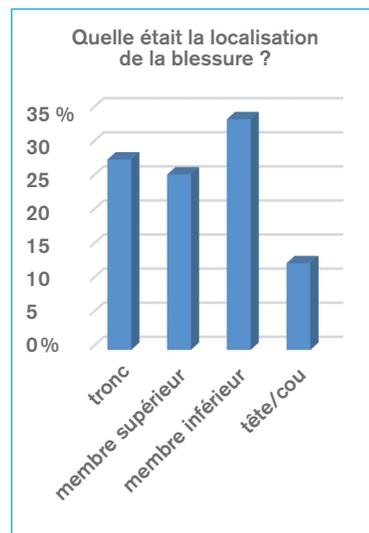
7 - Chez les confirmés et les experts, les accidents en snowboard engendrent des lésions plus graves qu'en ski. Ce n'est pas le cas pour les pratiquants débutants ou de niveau moyen.

8 - Le recours aux services de secours et les consultations dans un cabinet médical ne concernent qu'une minorité des accidents en snowpark: 19 % des blessés font appel aux pisteurs-secouristes et 32 % consultent un médecin dans un cabinet de la station. Petite traumatologie exclue (gêne de moins d'un mois), ces pourcentages passent respectivement à 27 % et 46 %.

Répartition des traumatismes selon la nature des lésions



Répartition des lésions selon leur localisation



### 5. Les circonstances accidentelles

1 - Les modules de sauts sont plus accidentogènes que les modules à plat. En effet, 7 accidents sur 10 ont lieu sur un module de saut et un quart sur des modules à plat (jibs, rails, boxes...). Cette différence se retrouve chez ceux qui empruntent ces types de modules dans les mêmes proportions.

2 - 42 % des accidents se déroulent sur un module de niveau difficile et 35 % très difficile. Les modules moyens (bleu) engendrent 14 % des accidents et les modules faciles (vert) seulement 2 %. 62 % des blessés de niveau expert et 54 % des blessés de niveau confirmé se sont blessés sur un module noir. Les pratiquants moyens et débutants se blessent surtout sur des modules rouges (respectivement 54 % et 38 % des blessés).

3 - La plupart des accidents (84 %) sur modules de saut ont lieu dans la zone de réception; les débutants sont cependant 20 % à se blesser sur le plat.

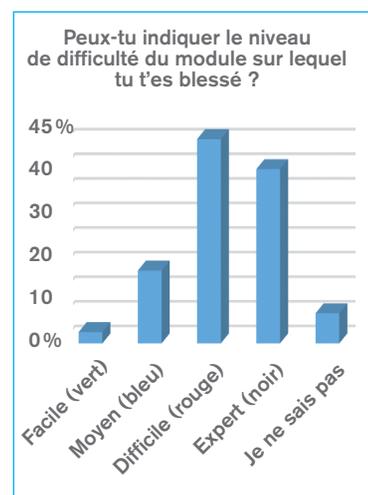
4 - Les modules à plat (jibs, rails, boxes...) sont plus accidentogènes pour les snowboardeurs que pour les skieurs. Ils sont également plus accidentogènes pour les débutants. Chez ces derniers, 43 % des accidents ont lieu sur ce type de module, contre 22 % chez les experts.

5 - Contrairement aux idées reçues, la gravité des traumatismes générés par les modules à plat (jibs, rails, boxes...) est loin d'être anodine. De même, il ne faut pas minimiser la gravité des lésions sur les modules d'un niveau moyen: 37 % occasionnent une gêne d'au moins un mois. En revanche, la surreprésentation de la traumatologie très lourde (occasionnant une gêne de plus de 3 mois) est nette sur les modules de saut. Sur les modules experts, on observe une surreprésentation des traumatismes crâniens.

6 - Concernant les explications données par les pratiquants quant à l'origine de leurs accidents, l'erreur technique est évoquée dans 50 % des cas, suivie par la vitesse inadaptée (28 %), le fait d'avoir tenté quelque chose de nouveau (25 %) puis la « faute à pas de chance » (16 %). Près du tiers des experts attribuent leur accident à la fatalité; c'est beaucoup plus que chez les pratiquants dans leur ensemble. La gêne provoquée par d'autres pratiquants se révèle très peu prégnante (7 % seulement la mentionnent).



Répartition des accidents selon le niveau de difficulté des modules



### 6. Les comportements sécuritaires

1 - Dans les snowparks, 70 % des pratiquants déclarent porter systématiquement un casque. Les moins de 19 ans sont pour la plupart casqués, mais on observe que les plus âgés le portent de moins en moins (forte chute à partir de la tranche des 19-25 ans).

2 - Le port du casque diminue aussi avec l'augmentation du niveau d'expertise. Il est courant au niveau moyen (77 % le mettent systématiquement), puis diminue au fur et à mesure que le niveau augmente (il n'y a plus que 52 % des experts qui disent le porter systématiquement). Ces derniers sont également deux fois plus nombreux que les moyens à ne jamais le porter (20 % versus 10 %). À partir du niveau confirmé, le casque est souvent porté par intermittence, en fonction de la difficulté des figures entreprises. La forte diminution du port du casque observée à partir de l'âge adulte s'opère dès l'adolescence chez les confirmés et les experts.

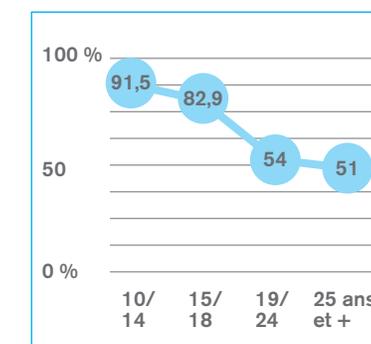


3 - Un tiers des pratiquants affirme porter en permanence une protection dorsale, un autre tiers jamais.

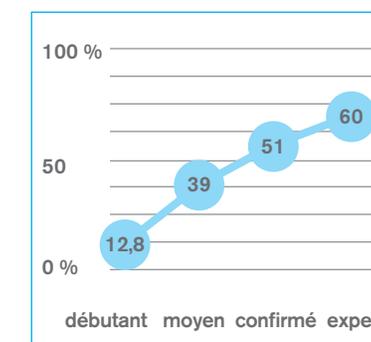
Là aussi, on observe une tendance à la diminution du port au fur et à mesure que l'âge augmente (47 % des moins de 14 ans portent cette protection, contre 31 % des plus de 25 ans). Le port de la dorsale est également lié au niveau de pratique, mais la relation s'inverse par rapport au port du casque: 60 % des experts la portent systématiquement contre 13 % des débutants.

4 - Deux comportements sécuritaires sont majoritairement adoptés par les pratiquants: indiquer que « la voie n'est pas libre » si quelqu'un chute dans la zone de réception; vérifier que cette dernière est dégagée avant de se lancer sur un module de saut (65 % déclarent le faire systématiquement). Viennent ensuite la vérification de la prise d'élan (systématique pour 47 %, surtout les experts et confirmés); l'échauffement (38 %); le passage de repérage (30 %, surtout les plus âgés); la prise en compte du niveau de difficulté des modules (28 %, surtout les moins expérimentés); l'attente du passage d'un autre pratiquant avant de se lancer sur un module (27 %, surtout les plus jeunes); la vérification de l'état de la neige (20 %) et du bon réglage de son matériel (15 %).

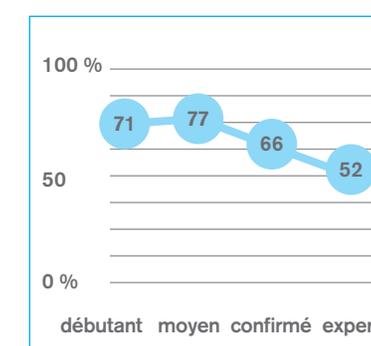
Répartition des pratiquants portant systématiquement un casque selon leur tranche d'âge



Répartition des pratiquants portant systématiquement une dorsale selon leur niveau



Répartition des pratiquants portant systématiquement un casque selon leur niveau



### 7. La perception des risques en snowpark

1 - En snowpark, le risque est valorisé. Jugé nécessaire et prenant une connotation positive, il « fait partie du jeu ». Il est considéré comme nécessaire à la progression (particulièrement pour les moins de 18 ans) et est assimilé à la recherche de sensations (surtout chez les 10-14 ans). Considérer à la fois que « le risque fait partie du jeu » et « qu'il est un moyen nécessaire à la progression » est d'autant plus fréquent que le niveau d'expertise augmente.

2 - Les pratiquants mettent en œuvre un processus de dénégation du risque : ils n'intègrent pas particulièrement l'accident et ses conséquences comme faisant partie du champ des possibles. Ce processus se renforce avec l'âge

et le niveau d'expertise. Les 10-14 ans sont ceux qui redoutent le plus la blessure (52 % contre 31 % des plus de 25 ans) et le handicap (40 % contre 18 % des plus de 25 ans). Ils sont également plus nombreux à considérer que pratiquer en snowpark les expose plus que de rester sur les pistes classiques (44 % contre 20 % seulement des plus âgés).

Les experts sont également moins nombreux que les débutants à penser que la pratique en snowpark est plus dangereuse que sur piste (21 % versus 34 %) et à craindre la blessure au cours de leur pratique (28 % versus 47 %). Rappelons qu'ils se blessent pourtant cinq fois plus que les débutants.

3 - Les « visiteurs » et les « touristes » sont catégorisés (particulièrement par les experts) comme des producteurs de danger.

### 8. Le rapport au risque des pratiquants

Le rapport au risque des pratiquants en snowpark est pluriel. L'âge et le niveau d'expertise sont les deux principaux critères autour desquels il se construit. Deux groupes développent des rapports au risque particuliers.

#### Le rapport au risque des experts

Plus le niveau de pratique est élevé, plus la connaissance des risques encourus est précise. C'est donc en connaissance de cause que les experts se confrontent au danger. Cette acceptation des dangers constitue à leurs yeux un moyen d'atteindre des bénéfices de divers ordres : se différencier des pratiquants ordinaires, rompre avec un quotidien jugé trop « lisse », progresser, etc. Pour autant, les experts ne sont pas des « risque tout », même si leur vécu accidentel important et l'aspect spectaculaire des figures qu'ils entreprennent peuvent laisser penser le contraire. Ils témoignent, en effet, d'un rapport au risque particulièrement réfléchi, afin de minimiser la possibilité qu'un accident survienne.

Dans le même temps, et de façon *a priori* paradoxale, les experts mettent en place un processus « dénégateur » quant à la dangerosité de leur propre pratique. Ce processus s'explique par leur fort sentiment de contrôle, qui renvoie à la croyance qu'ils entretiennent à propos de leur capacité à maîtriser l'environnement. Ce sentiment de maîtrise se voit renforcé par le fait que les experts adoptent effectivement davantage de comportements sécuritaires que les pratiquants moins expérimentés, auxquels ils sont quotidiennement confrontés. Il s'en suit un processus de comparaison positive qui, d'une part, exacerbe le sentiment



de « bien faire » et d'appartenir au « groupe sûr » et, d'autre part, conduit à une « mise en cause » de la dangerosité que les autres, et notamment les touristes, représentent. On comprend dès lors, pourquoi la fatalité (« c'est la faute à pas de chance ») est beaucoup plus invoquée par les experts que par les débutants afin d'expliquer leurs accidents. Le port du casque est le seul comportement de gestion des risques variant à la baisse au fur et à mesure que le niveau de pratique augmente. De plus, à partir d'un certain niveau (confirmé), les pratiquants ont tendance à juger de la nécessité de son port en fonction de la difficulté des figures entreprises. Ce comportement leur permet d'éprouver leur capacité de jugement et d'autonomie et, dans le même temps, de l'afficher. La logique de différenciation vis-à-vis du pratiquant ordinaire renforce ce comportement, les débutants et les enfants étant quasiment tous casqués. Soulignons que, contrairement aux autres comportements de gestion des risques, le port du casque, en tant que tel, ne peut pas être utilisé comme un indicateur de « savoir faire » particulier. Inversement, le port d'une protection dorsale, placée sous les vêtements, n'est pas visible de prime abord. Ne se situant pas

au cœur des mêmes enjeux, il relève plus directement d'une stratégie de minimisation des impacts corporels, en cas de chute ou de collision. Le rapport au risque des experts, marqué par une logique d'appartenance et de différenciation, s'insère dans une logique de construction identitaire. Ce qui se joue à travers leur rapport au risque, c'est leur sentiment d'appartenir à un groupe social particulier ainsi que la valeur et la signification émotionnelle qu'il attache à cette appartenance. Conscients d'appartenir à un groupe social particulier, ils attachent à cette appartenance une certaine valeur, ainsi qu'une importante signification émotionnelle.

#### Le rapport au risque des jeunes

Chez les plus jeunes, la confrontation au danger est positivement connotée et activement recherchée. Elle est placée sous le signe du jeu et de la recherche de sensations. Prendre des risques relève, chez eux, essentiellement d'une quête de soi et de ses limites. Contrairement à ce que nous avons mis en évidence chez les experts, la valorisation du risque chez les plus jeunes ne s'accompagne pas de sa dénégation. Au contraire, les jeunes sont particulièrement conscients de la dan-

gerosité de la pratique en snowpark : ceci s'explique par leur faible sentiment de maîtrise. Ce sentiment d'incompétence s'exprime à travers l'analyse de leurs comportements sécuritaires. En effet, ils ont moins recours que les autres à des comportements de gestion des risques reposant sur une évaluation personnelle de la situation (observer l'état de la neige ou de son matériel avant de se lancer, par exemple) et s'appuient davantage sur « l'autre », qui joue un rôle de référent (attendre qu'il passe avant de se lancer, par exemple). Dès lors, *a contrario* des experts, ils ne mettent pas en place de processus de comparaison sociale positive, susceptible d'engendrer une stigmatisation des producteurs de dangers. L'importance de la dimension identitaire dans la prise de risque chez les jeunes, ainsi que leur faible sentiment d'efficacité personnelle en matière de gestion des risques, expliquent probablement leur forte sensibilité aux différentes influences que peuvent constituer le « groupe » et la vidéo. Soulignons cependant que contrairement aux experts, c'est avant tout une construction identitaire individuelle qui se joue chez les plus jeunes, centrée sur la notion de soi (image de soi, construction de soi, etc.).



### 9. Les perspectives en matière de prévention

Le rapport au risque des pratiquants, qui représente la « réalité » sur laquelle ils se basent pour agir, doit figurer au cœur des campagnes de prévention. En effet, afin de mettre en place des mesures préventives susceptibles d'être comprises, acceptées et donc suivies par les pratiquants, il convient, au préalable, de comprendre leurs choix, le sens qu'ils donnent à leurs conduites et les systèmes d'interprétation qu'ils mettent en œuvre, afin de décoder leur environnement. Au regard de nos résultats, les principaux éléments à prendre en considération sont :

- l'adaptation des messages aux dimensions sociales et culturelles de la pratique du freestyle ;
- la différenciation des messages préventifs en fonction des pratiquants.

#### L'adaptation des messages aux dimensions sociales et culturelles du freestyle

Le freestyle, à l'instar de nombreux autres sports de glisse, s'est développé autour de la valorisation du risque, de la recherche de sensations, de la transgression, de la spontanéité, du refus des contraintes, de la codification et de la réglementation. Malgré la relative banalisation de la pratique du freestyle, ces valeurs spécifiques restent prégnantes.

Les campagnes de prévention sur les risques en snowpark ne peuvent donc pas partir du postulat selon lequel le risque minimum est recherché par les pratiquants, en se concentrant uniquement sur l'énonciation des risques encourus. Ceci étant, ce type d'informations peut s'avérer pertinent, notamment s'il est diffusé à l'en-

semble des pratiquants des stations, évitant ainsi à quelques « ingénus » de se retrouver dans les snowparks sans en connaître la dangerosité spécifique. De plus, les messages préventifs ne doivent pas être perçus comme des contraintes. Aussi, la prévention en snowpark doit-elle passer par les pairs (affichant les codes, symboles et références propres au freestyle). Nous pensons plus particulièrement aux shapers, qui ont pour les pratiquants un rôle d'*alter ego*, voire de « grand frère » auprès des plus jeunes. Les riders reconnus dans le milieu du freestyle pourraient également être sollicités afin de faire de la sensibilisation sous la forme de vidéos ou de témoignages faisant par exemple, part de leur vécu accidentel. Les réseaux sociaux (par exemple, les pages facebook des snowparks de certaines stations) ainsi que les sites spécialisés (Zapiks, Skipass, Fluofun, etc.) pourraient constituer des supports privilégiés de diffusion.



#### La différenciation des messages préventifs en fonction des « catégories » de pratiquants

C'est avant tout en termes d'âge et de niveau de pratique qu'une différenciation des messages préventifs s'impose.

##### La prévention destinée aux débutants

Population la moins exposée au risque de blessure en snowpark, à l'inverse de ce que l'on constate sur piste classique, les débutants adoptent néanmoins des comportements dangereux et/ou davantage accidentogènes que le reste des pratiquants : emprunt de modules d'un niveau trop difficile, comportements de gestion des risques inadaptés, surexposition au risque de blessures sur les modules à plat (jibs, rails, boxes...). Cependant, les débutants sont ceux qui se préoccupent le plus des indications concernant, par exemple, la difficulté des modules. Ils sont également les plus demandeurs de

conseils et de mise en place de signalisations (comme la matérialisation des zones de départ). Le rapport au risque des débutants s'inscrit dans la culture du freestyle mais de façon moins prononcée que pour les pratiquants d'un niveau plus élevé. Leur positionnement par rapport au risque est moins complexe et soulève des enjeux de distinction et de légitimité moindres. Dès lors, les débutants peuvent faire l'objet d'une sensibilisation relativement « classique », assez proche de ce qui se fait généralement en station : signalisation de la difficulté des modules/lignes, recommandations de prudence basées sur les comportements accidentogènes mis en évidence.

##### La prévention destinée aux experts

Face au risque, les experts se comportent de manière particulièrement réfléchie. Néanmoins, leur type d'engagement corporel s'avère inmanquablement accidentogène, voire amplificateur des impacts corporels subis (moindre port du casque par exemple). Ces comportements relèvent d'une double logique d'affirmation de son appartenance à la communauté des freestylers et de distinction vis-à-vis des pratiquants « ordinaires ». En matière de prévention, l'analyse du rapport au risque des experts (illusion de contrôle, sous-estimation de la probabilité d'être victime d'un événement désagréable, désignation des « autres » comme principaux producteurs de danger) en fait une population particulièrement résistante aux campagnes de sensibilisation. Pour ces pratiquants, la prévention doit s'apparenter à une éducation par les pairs, centrée sur la prise de conscience des mécanismes sous-tendant leur rapport au risque et la remise en cause de leurs idées reçues. En effet, alors

que les experts désignent les débutants et les « touristes » comme les principaux producteurs de danger dans les snowparks, il serait pertinent de leur rappeler qu'ils sont bel et bien en première ligne, et de loin les plus exposés, contrairement à ce qui se produit sur piste classique. Ce type de rappel a son importance, car lorsque l'on est convaincu que le danger provient des autres, et plus encore quand on se situe dans le déni, on pense « légitimement » que les messages de prévention s'adressent à autrui. Une telle dénégation du risque explique en partie la faible attention portée aux messages préventifs.

Concernant le port du casque, il conviendrait de changer son image auprès des experts afin que sa mise à distance ne puisse plus constituer le support d'une stratégie de différenciation vis-à-vis des pratiquants lambda. Le port du casque systématique par l'ensemble des professionnels du milieu du freestyle (shaper, entraîneur, etc.), et plus généralement par l'ensemble des professionnels de la station (pisteurs-secouristes, moniteurs...), irait dans ce sens.

##### La prévention destinée aux jeunes

Chez les jeunes, et particulièrement les adolescents, l'exposition au danger relève du schéma de la prise de risque juvénile. Il s'agit de se confronter au danger, moins pour affirmer son appartenance à un groupe singulier que pour donner du sens et de la consistance à son existence. Il n'en reste pas moins que les jeunes se blessent beaucoup, davantage en tout cas que d'autres catégories de pratiquants. Ils constituent, dès lors, une cible à privilégier en matière de prévention. Leur faible sentiment d'efficacité personnelle en matière de gestion des



risques, leur plus grande préoccupation quant aux conséquences néfastes des accidents, leur sensibilité à l'influence sociale, ainsi que leur moindre tendance à désigner les autres comme des producteurs de danger, laissent à penser qu'ils devraient être réceptifs aux campagnes de prévention. Celles-ci doivent notamment s'axer sur le développement de leur autonomie dans la gestion des risques encourus, et, de nouveau, passer par les pairs. Rappelons, en effet, que si globalement les jeunes sont moins inscrits dans la culture freestyle que les experts, leur construction identitaire se réalise également dans l'opposition, à travers de nouveaux repères identitaires généralement liés à une culture jeune.

### ***La prévention destinée aux jeunes experts***

Il semble urgent de se préoccuper des adolescents ayant un fort niveau de pratique car ils sont très fortement exposés au risque de blessure (près de 40 % des 15-18 ans confirmés et experts déclarent se blesser chaque hiver). Leur rapport au risque, qui relève d'un double processus de construction identitaire (celui des adolescents mais aussi celui des experts), les pousse à une mise en danger particulièrement prononcée et à une faible réceptivité aux campagnes de prévention (par rapport aux jeunes d'un niveau de pratique moins élevé). Pour ces pratiquants, la prévention doit s'appuyer sur les riders reconnus dans le milieu du freestyle et éviter des messages trop directifs, susceptibles de susciter une réaction de rejet.

---

### ***10. Conclusion***

---

Nous espérons que les informations figurant dans ce livre blanc, ainsi que les préconisations formulées en matière de messages préventifs, seront largement diffusées auprès des institutions et professionnels en charge des snowparks.

Parallèlement à la publication de la nouvelle norme AFNOR sur l'aménagement des « espaces freestyle », les principales conclusions de ce document trouveront un prolongement *via* les informations et les enregistrements vidéos figurant sur le site internet de la Fondation MAIF (adresse au verso). Une version numérique de ce livre blanc sera également disponible sur ce site.

En soutenant la recherche pour prévenir les risques, nous offrons des outils de compréhension, des éléments de connaissance et nous proposons des pistes de travail pour sensibiliser, et *in fine* protéger les populations vulnérables.